

# Le Monde

13 octobre 2023

## « Où trouver aujourd’hui du réconfort ? “Absolument nulle part” est la réponse immédiate »

Tribune de Colum McCann<sup>1</sup> (traduction par Pauline Colonna d’Istria)

*Après l’attaque du Hamas en Israël, le 7 octobre, le romancier irlandais évoque sa réaction et celles de ses amis militants pour la paix, le Palestinien Bassam Aramin et l’Israélien Rami Elhanan, protagonistes de son livre sur le conflit israélo-palestinien, « Apeirogon ».*

« Dans les temps sombres, y aura-t-il aussi des chants ? », disait Bertolt Brecht.

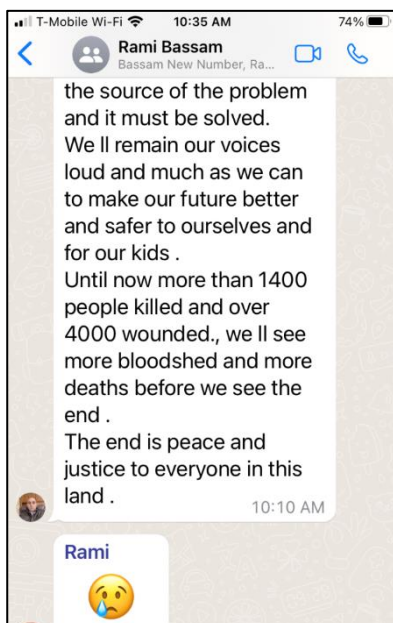
Comme la plupart d’entre nous, je n’ai pas su quoi dire. Ni à ma famille, ni à mes collègues, ni à moi-même. Tôt lundi matin, j’ai écrit à mes amis Bassam Aramin et Rami Elhanan, dont j’ai parlé dans mon roman *Apeirogon* [Belfond, 2020], pour avoir de leurs nouvelles après les terribles attaques survenues durant le week-end.

L’un est palestinien. L’autre est israélien. L’un vit à Jéricho. L’autre à Haïfa. Parce que la violence leur a arraché à chacun une fille, ils habitent la Terre sainte du chagrin.

Dans un échange WhatsApp, j’ai voulu leur dire que mon silence, au fond, parlait pour moi. C’était évidemment une lâcheté de ma part, et j’en étais conscient. Mais j’ai continué à les interroger sur la façon dont ils réagissaient à ce qu’il se passait.

Bassam m’a répondu dans la demi-heure par une citation d’un poème de Mahmoud Darwich :

*« La guerre finira et les dirigeants se serreront la main.  
Mais il restera cette mère épuisée qui désire voir son fils.  
Et cette femme, qui attend son mari bien-aimé.  
Et ces enfants qui cherchent leur père héros.  
Je ne sais pas qui a vendu la patrie, mais j’ai vu qui en a payé le prix. »*



Et il a ajouté : « Cela aura lieu un jour, nous le savons. Ce que nous ignorons c’est quand. Mais on ne peut pas occuper des millions de personnes sans résistance. C’est la source du problème ; il faut le résoudre. Nous continuerons de faire entendre nos voix le plus fortement possible pour que notre avenir soit meilleur et plus sûr pour nos enfants et pour nous-mêmes. En attendant, on compte déjà plus de 1 400 personnes tuées et plus de 4 000 blessées. Il y aura encore d’autres carnages et encore plus de morts avant que nous n’en voyions la fin. La fin, c’est la paix et la justice pour tous sur cette terre. »

Une minute plus tard, Rami, son ami israélien, répondait par un émoji d’un visage qui pleure.

Ces réponses m’ont profondément frappé. Elles étaient simples. Mais là encore, dans ce conflit en particulier, la simplicité est un exploit.

<sup>1</sup> Colum McCann est un écrivain irlandais. Il est notamment l’auteur de *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (Belfond, 2009), qui a reçu le “National Book Award”, et de *Apeirogon* (Belfond, 2020). *American Mother* paraîtra en France aux éd. Belfond en janvier 2024.

Bassam nous disait que la guerre prendrait fin. La paix, à ses yeux, est inévitable. Le temps change tout. Il n'est pas vrai que seuls les morts ont vu la fin de la guerre. Qui aurait cru, vingt ans après la Shoah, qu'il y aurait une ambassade israélienne à Berlin et une ambassade allemande à Tel-Aviv ? Qui aurait pu imaginer la chute du Mur ? Qui aurait pu penser que les rues de Belfast connaîtraient une accalmie ?

Bassam n'est pas un sentimental. Il a passé sept ans de sa vie dans des prisons israéliennes. Une balle israélienne lui a enlevé sa fille chérie. Mais c'est un homme qui allie néanmoins, comme le préconisait Antonio Gramsci [*philosophe marxiste italien, 1891-1937*], un pessimisme de l'intelligence et un optimisme de la volonté. En d'autres termes, dans ces heures sombres, Bassam a décidé de croire que la possibilité d'un changement n'est malgré tout pas totalement éteinte. Refuser de le croire reviendrait à mourir. Il est, d'une certaine manière, maudit par espoir.

### « Pessoptimisme » ou « opessimisme »

Rami aussi vit sous la malédiction de son espérance. En tant qu'Israélien, il sait que l'occupation a corrompu l'âme de son pays. « Rien ne s'arrêtera, m'a-t-il dit, tant que durera l'occupation. » Il n'a pas été surpris par ce qui a eu lieu ce week-end ; seulement que cela ne soit pas arrivé plus tôt. Ce qui ne veut pas dire que son cœur n'est pas brisé. Il l'est. Son cœur se brise chaque fois que des Israéliens ou des Palestiniens ou d'autres encore sont forcés de visiter son pays de chagrin.

Herbert George Wells [*écrivain britannique, 1866-1946*] a écrit un jour : « Le passé est le commencement du commencement et tout ce qui est et a été n'est que le crépuscule de l'aube. » Cette phrase a deux lectures possibles : optimiste ou pessimiste. A moins que les deux choses ne s'entremêlent pour former un « pessoptimisme » ou peut-être un « opessimisme ».

Cela nous rappelle que le revers de la désolation est une forme de consolation.

Mais où trouver aujourd'hui du réconfort ? « Absolument nulle part » est la réponse immédiate. Rien, absolument rien, ne peut être dit de ce conflit qui ne mette le feu aux poudres d'un côté ou de l'autre.

Le langage est vain. Et pourtant, c'est la seule chose que nous ayons.

### Sanctionner la haine

Les stratèges israéliens avaient l'habitude, par le passé, de considérer que leurs incursions à Gaza consistaient à « tondre la pelouse ». On entre, on soulève la lame, on coupe, et on attend la repousse. Mais cette fois-ci c'est de la mauvaise herbe qui a poussé. Elle a rampé sous la barrière. La barrière n'a pas tenu. Elle ne tiendra jamais.

Quand Rami et Bassam voyagent à travers le monde pour parler de la situation tragique dans laquelle ils se trouvent, ils ont constamment les mêmes mots à la bouche : « Nous n'avons pas besoin de nous aimer. » « Nous n'avons, disent-ils, même pas besoin de nous apprécier, même si nous espérons que nous en serons capables. Mais il y a une chose que nous devons faire pour éviter que l'on se parle six pieds sous terre, c'est de se comprendre. Ça, c'est fondamental. Nous devons nous connaître. Ça ne suffit pas, mais c'est déjà quelque chose. » Ont-ils une solution précise ? Non. Fédération, confédération, un Etat, huit Etats, dix Etats, qui sait ? Supprimer les barrières, peut-être. Ou trouver un moyen de sanctionner la haine. Frapper les gens là où ça fait le plus mal : au portefeuille, qui est parfois placé près du cœur.

Rappelons-nous la chanson de Nick Lowe, qui demandait : « Qu'est-ce qui est si étrange à parler de la paix, de l'amour et de l'entente ? »

Cette chanson a presque 50 ans. On la chante encore. Et de temps en temps, il arrive qu'on entende vraiment les paroles.

---

Voir également : [Apeirogon : relations Palestine – Israël](#), présentation du livre | blog